DESCRIPTION
D'UNE MÉDAILLE
DE SIRIS,

DANS LA LUCANIE;

PAR A. L. MILLIN.

Conservateur du Cabinet des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques, à la Bibliothèque du Roi; chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, membre honoraire de l'Académie royale de Naples.



A PARIS,
CHEZ C. WASSERMANN, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, Nº 27.

1814.



A Son Exc. Monseigneur

Giuseppe Capecelatro,

Archevêque de Tarente, Aumonier de S. M. la Reine de Naples, Président de l'Académie Royale, etc.

Monseigneur,

C'est au sein de la délicieuse Tarente, dans votre palais archi-épiscopal où j'ai reçu un accueil si distingué, que j'ai acquis la

belle Médaille qui fait le sujet de cette dissertation. Je desirois vous offrir un hommage public de mon attachement et de ma reconnaissance, et je prends la liberté de vous dédier la description de ce curieux monument, parce qu'il appartient à une province où vous êtes toujours chéri. Les fonctions que vous remplissez près de l'aimable Souveraine qui m'a honoré de tant de bontés, vous retiennent à Naples; mais votre mémoire est toujours présente

dans l'heureuse cité qui rappelle à l'imagination des mœurs délicates, d'élégantes richesses, l'attrait des Arts, et les charmes d'une douce philosophie.

Tarente a perdu en vous un autre Architas, mais votre souvenir n'y est point effacé. Votre goût pour la solide érudition, vos talens personnels méritent l'estime des gens de lettres ; la grace de votre esprit, l'aménité de vos manières, et la bonté de votre cœur, vous attirent partout l'amour et fixent la

considération. J'ai éprouvé la noble bienveillance avec laquelle vous recevez les étrangers. Vous m'avez donné le nom de votre ami; les sentimens, qui m'ont mérité ce titre honorable se joignent au respect que je dois au rang éminent que vous occupez.

C'est après plus d'un an de séparation que je vous adresse cette faible marque d'un tendre souvenir: il ne peut être suspect de flatterie, puisque je n'ai d'autre intérêt que de témoigner

publiquement combien je vous suis dévoué.

Je suis, avec respect, de votre Excellence,

Monseigneur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

A. L. Millin.




DESCRIPTION

D'une Médaille de Siris, dans la Lucanie.

Les personnes qui font leur étude de la géographie ancienne, connoissent la belle médaille incuse dont Winckelmann a le premier donné la description (1); elle a pour types, d'un côté,

(1) *Geschichte der Kunst;* Vienn., 1776, p. 138. Winckelmann, *Werke*, 1809. *III. Band. S.* 166. *Trad. ital.* de M. Carlo Fea; I, 164. Jansen, trad. franç. I, 221.

un bœuf d'un assez haut relief, avec le mot *Sirinos*, et de l'autre le même animal profondément empreint avec le mot *Pyxoes*. Il y avoit alors deux exemplaires de cette précieuse médaille; l'un dans le Cabinet royal de *Capo di Monte* d'où il a passé, par la négligence de celui qui en avoit la garde (1), entre les mains d'un amateur napolitain; l'autre, qui appartenoit à la riche et précieuse collection de M. le duc de Noya, a subi le même sort. J'ai entendu raconter à Naples, qu'après avoir circulé aussi dans différentes mains, celui-ci étoit entré enfin dans le Cabinet du roi de France: la chose me paroît impossible. La médaille du Cabinet du Roi a été cédée en

(1) *Ed oggi per negligenza (per che altro non dica (di chi doveva avere gelosa custodia e passata in altre mani*, dit M. le Chevalier Arditi, *Spiegazione di un antico vaso trovato nelle rovine di Locri*, p. 64.

échange le 17 d'août 1764, par M. du Hodent, qui lui avoit déja vendu, deux ans avant, la collection de M. de Cleves, dont cet amateur avoit fait l'acquisition. La première édition de l'*Histoire de l'Art* a paru dans cette même année, et l'exemplaire de M. le Duc de Noya étoit encore alors dans sa maison. Cela me fait présumer qu'il existe trois exemplaires de cette médaille : un chez un amateur napolitain ; un autre dans des mains qui nous sont inconnues, et le troisième au Cabinet du Roi de France.

Dès que cette médaille eut été décrite par Winckelmann, elle devint extrêmement célèbre. D'après son système sur les étrusques, ce savant antiquaire y trouvoit une preuve de leur établissement dans la grande Grèce ; ce système a été depuis victorieusement réfuté. L'abbé Lanzi cite cette médaille pour la forme des caractères, et à cause de la langue qui a été employée dans ses

deux inscriptions. Il prétend que l'une est écrite *à l'étrusque*, et l'autre en latin (1). Le savant abbé Barthélemi a fait usage de ce monument, ainsi que de plusieurs autres monnoies de la grande Grèce, pour établir l'époque des différentes médailles dont le type est en creux (2). Eckhel a fait mention dans son grand Traité élémentaire (3), en parlant des villes de la Lucanie, de la médaille de *Siris*. M. Mionet en a répandu des soufres (4), et imprimé séparément les inscriptions (5), la figure qu'il donne de cette monnoie est la meilleure qui en ait été publiée.

(1) *Porta i nomi di due popoli di Lucania; l'uno scritto* a l'etrusca, *l'altro a la latina*. Lanzi, *Saggio sopra la lingua etrusca*, I, 111.

(2) *Palæogr. numism.* Voy. Mém. de l'Académ. des Belles-Lettres. XLVII, 165.

(3) *Doctrin. nummor.*, I, 160.

(4) *Descript. des Méd. antiq.*, t. I, p. 151.

(5) *Id.*, pl. XXXII, fig. 19, 20.

J'ai acquis à Tarente (1) la médaille dont je donne ici la gravure, fidèlement exécutée par M. *La Guiche*, dont on connoît le talent. Le type est le même que celui de la pièce qui a été publiée ; mais le nombre, l'arrangement des lettres dans les inscriptions, et leur forme, offrent des différences dont je parlerai bientôt.

Siris, où cette médaille a été frappée, avoit été bâtie à l'extrémité de la Lucanie, sur les bords du golfe de Tarente. Son histoire est liée à celle des villes voisines, Héraclée, Métaponte, et Sybaris. Elle fut fondée par des Troyens (2) dans un site dont Archiloque (3) a vanté la douceur et la fertilité. Les nouveaux

(1) Voyez mes *Lettres à l'Institut*, p. 52, et *Magasin Encyclopédique*, t. II, p. 52.

2) Lycophr., *Cassandr.*, V, 978.

(3) Athen., XII, 25. Archiloque vivoit vers 700 avant l'ère vulgaire.

Colons furent bientôt troublés dans leur possession. Des Ioniens qui, sous le règne d'Alyattes ou celui de Crœsus étoient partis de Colophon, s'arrêtèrent en Italie, prirent Siris d'assaut, et y commirent beaucoup de cruautés. On y montrait une statue de Minerve qui avoit cligné les yeux pour témoigner l'horreur qu'elle éprouvoit des outrages qu'on faisoit souffrir à ses supplians (1).

Il règne une grande confusion dans ces traditions; car, selon Lycophron (2), ce furent les Troyens qui trouvèrent les *Xuthides*, c'est-à-dire, les Athéniens descendans de Xuthus, qu'il appelle Ioniens, à cause de leur origine, établis à Siris, et qui les massacrèrent. Ce spectacle affreux fit cligner les yeux à la statue de Minerve Laphria qu'on y ado-

(1) Athen., xii, 25, d'après Timée et Aristote.

(2) *Cassandr.*, 978 à 990.

roit, sur-tout quand elle vit son autel teint du sang de Letarchus, fils de sa prêtresse; mais les récits des Historiens, méritent toujours d'être préférés à ceux des poëtes quand ceux-ci ne sont pas d'un temps très-reculé. Heyne a savamment concilié (1) les traditions qui ont été suivies par Strabon (2), Athénée (3) et Justin (4). L'abbé Barthélemi place vers l'année 580 avant notre ère la prise de Siris (5) par les Colophoniens d'Athénée, qui sont les mêmes que les Ioniens de Strabon unis aux habitans de Métaponte, de Sybaris, et de Crotone, coalisés contre cette ville.

Strabon ajoute que les Colophoniens

(1) *Opuscula academ.*, II, 237 et note *f*.
(2) *Géogr.*, VI, 264.
(3) Athen., XII, 25.
(4) *Hist.*, LXX, 2.
(5) *Loco citat.*, p. 167.

donnèrent à Siris le nom de *Polieum* (1). Il faut cependant que le premier nom ait toujours prévalu, car c'est celui dont se servit Thémistocle plus de cent ans après l'invasion de ce peuple, lorsque s'adressant à Eurybiade, à qui il conseillait de tenir ferme à Salamine, il lui dit : « Si vous dédaignez mon « avis, les cent vaisseaux que je com« mande nous donneront bientôt une « ville plus puissante qu'Athènes...... « Nous irons, avec nos femmes, nos « enfans et nos esclaves à Siris, en « Italie, sur laquelle nous avons d'an« tiques droits, et où les oracles nous « ont appris que nous devons fonder « une colonie (2). »

Cette interprétation des oracles étoit conforme à la tradition que les premiers

(1) Strab., *Géogr.* VIII, C. 62.
(2) Hérod., I, 16.

fondateurs de Siris étoient d'origine ionienne. C'est pourquoi le célèbre Mazochi (1) prétendoit que le nom de *Siris* dérivoit du mot hébreu *Shir* (*cantique*), dans la langue des enfans d'*Ion* qui, selon lui, étoit le même que *Javan*, fils de Japhet, et petit-fils de Noé (2). Quoi qu'il en soit, la proposition que fit Thémistocle prouve que cette partie de l'Italie étoit regardée depuis long-temps comme le refuge des Grecs qui cherchoient une nouvelle patrie, et cette opinion subsista pendant une longue période de temps.

Les Colophoniens, qui s'étoient établis à Siris, y avoient répandu la corruption (3). Le luxe de ses habitans égaloit celui des Sybaritains. Ils se paroient de

(1) Mazochi, *Tab. Heracl. Prodr.*, p. 73.
(2) *Genès.*, X, 2.
(3) AElian, *Hist. var.*, I, 19.

tuniques ornées de fleurs et retenues par de larges et riches ceintures (1). Cette ville, énervée par la mollesse, affoiblie par la guerre, ne pouvoit plus opposer qu'une foible résistance à ses agresseurs. Vers l'an 433 avant J. C., les habitans de Sybaris et ceux de Thurium se disputèrent sa possession. Ceux-ci avoient pour chef Cléandrias. D'après une conjecture très-probable du savant Mazochi, ce Spartiate (2) est celui que Plutarque appelle Cléandrides, et qui étoit père de Gylippe (3); il avoit été banni pour ses concussions, et il paroît qu'il termina ses jours à Thurium.

La guerre entre les Thuriens et les Sybaritains se termina par un traité où il fut conclu qu'ils habiteroient en com-

(1) Athen., XII, V, 523 et 524.
(2) *Tab. Heracl.*, p. 75.
(3) Plutarch., *Pericl.*, p. 164.

mun la Siritide, mais que la colonie seroit censée originaire de Tarente (1). Le siége en fut établi plus loin à Héraclée, à 24 stades de distance ; Siris ne fut plus regardée que comme le port de cette nouvelle colonie ; elle ne perdit pas cependant tout-à-fait son commerce, quoiqu'elle n'eût plus d'influence politique, et on y frappa pour son usage des petites monnoies que l'on conserve dans les cabinets. Mais ces pièces, peu remarquables par leur métal et par leur fabrique, prouvent elles-mêmes combien Siris étoit déchue. Celles qui sont incuses et entourées d'un cercle élégant attestent, par le style du dessin, la grandeur des pièces et la noblesse du métal, qu'elles ont été frappées à l'époque où cette ville étoit puissante et

(1) Strab., *Geogr.* VI, 264, d'après Antiochus.

digne rivale de Sybaris, peu avant l'arrivée des Colophoniens, de 500 à 580 avant l'ère vulgaire.

Siris doit avoir été à l'embouchure du *Segno* ou *Sinno* (1), entre *Rocca* et *Policoro*, vers le lieu appelé encore aujourd'hui *Torre di Sinno*. Le Segno, qu'on est aussi nommé *Signi*, est l'ancien Siris. Il prend sa source au-dessus de Lagonegro (2), dans la pente orientale d'une montagne qu'on appelle encore *Sirino*; il reçoit plusieurs autres *fleuves* ou plutôt des torrens, car on les confond tous dans la Calabre sous le nom de *fiumi*. Selon Strabon, le Siris et l'*Aciris*, aujourd'hui l'*Agri*, qui en étoit voisin, ont été navigables (3); cependant les moindres pluies font aisément

(1) Voy. la *Carte* de M. Rizzi Zannoni, n° 13.

(2) Antonini, *Lucania*, II, 1.

(3) Strab., *Geogr.* VI, 264.

enfler le Seno, et il est aujourd'hui inutile au commerce.

L'opinion générale est que les médailles qui font le sujet de cette Dissertation, sont des monumens de l'alliance de Pyxus et de Siris, et on croit même plus communément qu'elles ont été frappées dans cette première ville, dont il n'est pas inutile de rappeler aussi l'histoire. Pyxus fut fondée par Micythus, fils de Choiros, et esclave d'Anaxilas, qui régnoit à Rhegium, et qui mourut vers 476 avant J. C. Ce prince laissa la tutèle de ses deux fils, et l'administration de son État, à Micythus. Ce fidèle serviteur justifia la confiance de son maître par sa probité et par la sagesse de sa conduite : ce fut lui qui engagea les Rhégiens à fonder une colonie dans le golfe de la mer Tyrrhénienne (1). Elle reçut le nom de *Pyxus*.

(1) Herod., VII, 170.

Micythus n'obtint pas la reconnoissance que méritoit sa bonne conduite. Les fils d'Anaxilas, excités par les conseils d'Hiéron, roi de Syracuse, exigèrent de lui des comptes qu'il leur rendit en présence des amis de leur père, et qui prouvèrent sa probité ; ils le prièrent en vain de continuer de surveiller l'administration de leur État. Micythus partit aux acclamations du peuple qui lui souhaita toutes sortes de prospérités, et fut avec sa famille à Tégée en Arcadie (1) ; il y jouit de l'estime générale. Il consacra à Olympie, pour le rétablissement de son fils, qui avoit été malade d'une affection de poitrine (2), plusieurs statues qu'il fit faire par les plus habiles artistes, et dont Pausanias nous a laissé le catalogue (3).

(1) Diodor. Sic. XI, C. 51 et 66.

(2) Strab., VI, p. 253.

(3) Pausan., V, 26.

Pyxus avoit été fondée en 471 avant J. C. Il en est peu question depuis dans l'histoire, et cela n'est pas étonnant, puisque ses colons l'abandonnèrent presqu'aussitôt après l'avoir établie. Mais, sous le consulat de Scipion l'Africain et de Sempronius Longus (1), l'an 560 de Rome, 194 ans avant notre ère, 277 ans après sa première fondation, les Romains y établirent une colonie en même temps qu'ils en formoient d'autres à Pouzzoles et à Salerne; ils lui donnèrent le nom de *Buxentum*, sous lequel elle fut connue depuis.

Strabon dit que Pyxus étoit à l'embouchure d'un fleuve, et que cette ville, le fleuve et le port avoient le même nom (2). Cette désignation paroît bien précise; cependant les révolutions phy-

(1) Tit. Liv., XXXIV, 45.
(2) *Géogr.*, VI, 1, p. 252.

siques ont causé tant de changemens sur cette côte, qu'on n'est point d'accord relativement à la position de cette ville. Il est constant, d'après le texte de Strabon, qu'on y arrivoit après avoir doublé le cap Palinure. Elle devoit donc être à l'embouchure d'un des fleuves qui se jettent dans la mer au fond du golfe de Policastro. Cluvier et Holstenius veulent que *Buxentum* ait été au cap *degl' infreschi*; Antonini (1) pense que cette ville étoit dans le lieu appelé *Molpa*, à l'embouchure du fleuve *Melpi*; il est pourtant inutile de chercher la place de cette ville ailleurs qu'à l'embouchure du fleuve qu'on appelle encore aujourd'hui le *Busento*, qui va se jeter dans la mer au pied du petit cap sur lequel est bâti Policastro (2).

(1) *Lucania*, p. 405.

(2) *Carte de Zannoni*, n° 23.

On voit combien Pyxus et Siris étoient éloignées l'une de l'autre. Elles étoient bâties sur des rives différentes, et séparées par des forêts, des torrens, et par la chaîne des Apennins. J'ai fait moi-même cette traversée, après avoir pensé périr au passage du Busento (1). J'ai éprouvé les difficultés qu'opposent dans l'Apennin les âpres sinuosités et les hauteurs du Cilente, qu'il faut franchir pour faire ce voyage. Une alliance entre deux peuples suppose ordinairement une origine commune, ou des avantages réciproques pour leur défense ou pour leur commerce. L'origine de ces deux villes, dont l'une devoit sa fondation à des Ioniens ou à des Troyens, et l'autre aux Rhéginiens, étoit certainement très-différente; aucun lien naturel ne les rap-

(1) Voyez mes Lettres à l'Institut, p. 20, el *Magasin Encyclopédique*, ann. 1814, t. II, p. 20.

prochoit, et aucun rapport ne pouvoit les unir. Elles avoient sur-tout à craindre les invasions de leurs voisins, ou des débarquemens inattendus; combien de temps il aurait fallu pour réclamer et recevoir les secours qu'elles devoient se donner réciproquement; jamais ils ne seroient arrivés dans le temps où ils pouvoient être utiles : aussi dans l'histoire de Siris, qui est assez connue, nous ne la voyons point invoquer l'assistance de Pyxus contre les attaques successives qu'elle eut à souffrir, et qui causèrent enfin sa destruction.

Cette alliance n'a pu avoir pour objet que le commerce; nous ne savons cependant pas que les autres villes qui étaient situées sur les bords de la Tyrrhénie aient eu de grands rapports avec celles du golfe de Tarente. On ne peut comparer l'union qu'auroient formée ces deux villes, au lien qui unissait

Crotone et *Sybaris*, *Crotone* et *Pandosia*, *Selinonte* et *Syracuse*, *Himera* et *Gelas*, *Laüs* et *Posidonia*, dont les noms se trouvent associés sur quelques médailles. L'alliance de Siris avec Pyxus est cependant présumable, parce que les navires de l'un ou de l'autre peuple pouvoient passer le détroit, et faire le tour de la Grande Grèce. Cela même établit l'époque à laquelle ces pièces ont été frappées. Elles n'ont pu l'être que peu de temps après la fondation de Pyxus, car plus tard les relations commerciales de Siris avec cette ville auroient été peu profitables, puisque selon Strabon (1) les colons de Pyxus l'abandonnèrent presqu'aussitôt après l'avoir bâtie. Cette ville étoit absolument déserte quand les Romains s'y établirent. Les historiens ne nous apprennent

(1) Strab., VI, 253.

rien autre chose de son histoire (1), tandis qu'ils nous donnent assez de détails sur Siris.

Je ne regarde donc pas comme absolument démontré que nos médailles rappellent l'alliance de Siris et de Pyxus; mais, si cela étoit certain, je pencherois à croire qu'elles ont été frappées à Siris et non à Pyxus, comme c'est l'opinion commune : car c'est toujours sous le nom de médailles de Pyxus (2), de Pyxoes (3), ou de Buxentum (4), qu'on les place dans les catalogues, ou qu'on en fait la description. La raison principale que j'apporte de mon opinion, c'est qu'on n'en a trouvé aucun exemplaire sur les rives du Busento, et qu'au contraire tous ceux que nous con-

(1) Tit. Liv., XXXIX.
(2) Eckhel., *Doctrin. Num.*, I, p. 151.
(3) Barthélemi, XLVII, 164.
(4) Mionnet, *Descript.*, I, p. 151.

noissons viennent des plages de la mer Ionique. Enfin le mot *Sirinos* est en entier sur la principale face, celle en relief, et le mot *Pyx* n'est que sur le creux et en abrégé. Il est évident que le nom du peuple a été mis sur le côté le plus noble et le plus apparent.

La manière dont ce nom est écrit me paroît encore favorable à mon observation; on y lit *Sirinos*. La savant Barthélemi dit qu'on pourroit supposer que ce mot Σιρινος *(Sirinos)* désignoit le peuple de ces villes (1); mais qu'il pense plutôt que dans ces occasions on sous-entendoit le mot νοῦμμος *(nummus)*, *monnoie*, mot que les Romains empruntèrent des Grecs de l'Italie et de la Sicile; il ajoute que la confirmation de cette conjecture feroit bientôt décider quelle est celle des deux villes mention-

(1) *Mém. de l'Acad.*, XLVII, 165.

nées qui a fait frapper la médaille. Je ne crois pas qu'on ait besoin de cette conjecture pour lever la difficulté. Cette formule est fort ancienne. C'est ainsi qu'on lit sur les monnoies de Naples, de Crotone, de Caulonia, de Rhegio, et de Thèbes, les mots ΝΕΟΠΟΛΙΤΗΣ, ΚΡΟΤΩΝΙΑΤΑΣ, ΚΑΥΛΩΝΙΑΤΑΣ, ΡΕΓΙΝΟΣ, ΘΕΒΑΙΟΣ, *etc* ; ces noms, comme le dit Eckhel, sont ceux des peuples de ces villes ; *Sirinos* est celui du peuple de Siris (*Sirinus populus*), qui a fait frapper cette médaille. On ne peut donc contester qu'elle n'appartienne à Siris.

La terminaison Sirinos étoit même connue des anciens. Pline nomme les peuples de cette contrée *Sirini* (1). Ces désinences me portent à croire que le mot *Sirinitide*, qui se lit dans le texte de Strabon, pour désigner la contrée

(1) *Hist. Natur.*, XI, III, XI.

que baigne le Siris, peut être conservé, ainsi qu'il l'a été par Casaubon et par le traducteur italien, et qu'il n'est pas absolument nécessaire de lui substituer, ainsi que l'ont fait les savans auteurs de la nouvelle traduction française (1), le mot *Siritide*, quoique ce nom soit celui par lequel ce pays est plus généralement désigné.

Quant à *Pyxoes*, il est certain que c'est une très-ancienne forme du mot *Pyxous* ou *Pyxus*, on a aussi écrit *Selinoes* pour *Selinous*. Ce mot désigne-t-il la ville de Pyxus, et ne seroit-il pas le nom d'un magistrat qui se seroit appelé *Pyxos?* La conformité de ce nom avec celui d'une ville n'est pas un obstacle à opposer. On rencontre dans les noms mille rapports semblables; le mot *Pelops* est écrit sur une médaille d'*Hi-*

(3) Strab., t. II, p. 300.

mera (1) en Sicile ; cependant Eckhel (2) n'y voit avec raison que le nom d'un magistrat, et ne pense pas que ce soit celui du héros qui a laissé le sien au Péloponnèse. Pourquoi Pyxus ou Pyxos ne seroit-il pas le magistrat qui avoit l'administration de Siris, quand ses habitans ont fait frapper ces monnoies? Les terminaisons en ES étoient communes dans les anciens noms de la grande Grèce. Le nom de Pyxos a été regardé aussi comme ayant été celui de quelque chef dans l'antiquité, puisque Étienne de Byzance prétend que Pyxus avoit pris le nom de son fondateur. On ne peut faire qu'une seule objection à cette supposition, mais elle est très-forte. On ne trouve point de noms de magistrat sur les monnoies de la grande

(1) Torremuzia, *Num. Sic.*
(2) *Doctrin. Nummor.*, I, 213.

Grèce qui ont été frappées dans un temps aussi reculé.

Il me reste à considérer le type de la médaille que je décris, et à faire quelques observations sur les lettres qui en composent l'inscription.

Le taureau est le symbole du fleuve à l'embouchure duquel la ville était placée. Le style est très-antique et conforme à celui des figures qui ornent les beaux vases peints que l'on trouve dans la grande Grèce, et à celui des plus anciennes pierres gravées qu'on regardoit autrefois comme étrusques, et dont plusieurs viennent aussi de la même contrée. Notre monnoie est, comme les anciens scarabées dits étrusques, entourée d'un ornement qu'on est convenu d'appeler *grainetis.*

La forme de l'inscription est remarquable; non-seulement le mot *Pyx* est rétrograde, mais le mot *Sirinos* est en

boustrophedon; les cinq premières lettres *Sirin* vont de droite à gauche, et les deux dernières *os* sont placées au-dessus de gauche à droite. Avant que les inscriptions de Sigée (1) et d'Amyclée (2) fussent publiées, les médailles seules nous avoient conservé des exemples de cette très-ancienne manière d'écrire; cependant Montfaucon, qui n'y avoit point fait attention (3), a déclaré qu'il ne restoit aucun monument de cette écriture. Les monnoies de Rhaucus en Crète, de Soli en Cilicie, de l'île de Ténédos, d'Acanthus en Macédoine, en offrent des exemples. On en trouve aussi sur celles d'Agrigente en Sicile, de Naples dans la Campanie, et de Crotone dans la grande Grèce. Notre médaille de Siris augmente le nombre des

(1) *Antiq. Asiat.*, p. 13.
(2) *Acad. des Belles-lettres*, XVI, 101.
(3) *Palæogr. græc.*, 118.

monnoies qui présentent cette particularité.

Les lettres du mot *Sirinos* sont semblables à celles des autres médailles de Siris ; mais, dans le mot *Pyx*, la forme de l'*y* et celle de l'*x* sont très-différentes ; elle a beaucoup de ressemblance avec celle des mêmes lettres dans l'alphabet latin.

D'après ce que je viens d'exposer, il n'est pas certain que les médailles qui portent les mots *Sirinos* et *Pyxoes* rappellent l'alliance qu'on pourroit croire avoir existé entre les deux villes de la Lucanie, Siris et Pyxus. Rien ne détruit cependant entièrement cette opinion, qui est celle des plus illustres antiquaires. Je pense que *Siris* a été le lieu de leur fabrication, et qu'elles ont été frappées pour des relations commerciales peu après la fondation de Pyxus, qui eut lieu 471 ans avant J. C.

La médaille que je décris est à présent unique ; elle diffère de celle dont on connoît certainement deux exemplaires, et très-probablement trois, par la distribution des caractères, qui ne sont pas seulement rétrogrades, mais en boustrophedon, et par la forme des lettres Υ et Χ, qui se rapproche de celle des lettres latines ; enfin la désinence du mot *Sirinos*, qui désigne le peuple de Siris, me paroît devoir faire conserver, dans le texte de Strabon, le mot *Sirinitide*, par lequel ce géographe désigne la contrée où cette ville était située.
